

1

LA BOÎTE DU MORT

Pour le gang des Cafards, la chasse au trésor commença avec le mort sous le pont de la voie ferrée.

Celui-ci formait une arche arrondie qui enjambait l'East River. Il était soutenu par deux tours, l'une sur Ward's Island et l'autre dans le Queens. À cet endroit, les rails poursuivaient leur route à plusieurs mètres du sol, portés par une enfilade de piliers plantés dans une forêt d'érables centenaires.

Cinq enfants avançaient d'un pas méfiant au milieu des troncs et des broussailles.

– Bon, ce mort, où est-il ? demanda Mario. Tu ne te serais pas payé notre tête, des fois ?

– Non, je te dis. Il est là-bas, venez.

Rico était maigre, un vrai squelette qui flottait dans sa chemise trop grande d'au moins trois tailles. Il pouvait bien prendre l'air désinvolte, sa voix aiguë de fille semblait comme étranglée.

Mario, Tommy, Lucy et Amy le suivirent en zigzaguant

entre les arbres qui occupaient presque tout l'espace. Le pont s'étirait au-dessus d'eux, immense et menaçant.

– Tu es vraiment sûr de toi ? insista Tommy.

– Chhh, fit Rico. On va nous entendre.

– Je me demande bien qui, rétorqua Lucy en sortant son pied d'un fourré.

– On ne sait jamais, alors silence. Voilà, nous y sommes. Le troisième pilier en partant de la tour. Attention, c'est… ça fiche un peu la trouille.

Ils tressaillirent en le voyant.

Ça faisait surtout de la peine, en réalité.

Au milieu de l'herbe jaunie et d'un tas de vieux rebuts, le dos calé contre le pilier, il y avait là un homme. Le menton collé sur le torse, il avait l'air de dormir. La masse de ses cheveux longs empêchait de voir son visage. Mais dans la manière dont ses mains pendaient le long de son corps, dans l'angle peu naturel de ses jambes, quelque chose montrait bien que…

– Il est mort, dit Amy dans un souffle.

– Bien sûr qu'il est mort, rétorqua Lucy.

– S'il n'était pas mort, je ne vous aurais pas fait venir, ajouta Rico.

C'était un homme corpulent, sans doute assez âgé à en juger par les mèches grises qui parsemaient sa tignasse. Il portait un long manteau, tout à fait incongru en ce chaud après-midi de juin, et avait les pieds nus.

Leur aspect bleuâtre fichait la trouille, en effet.

– Il a retiré ses chaussures avant de mourir, fit remarquer Amy. Elles sont là, regardez. Il y a même ses chaussettes.

Rico répondit :

– C'est moi qui les ai retirées.

– Tu as eu le courage de le toucher ?

Rico haussa les épaules, d'un air de dire qu'il l'avait touché, oui, mais parce qu'il n'avait pas eu le choix.

– Je devais savoir s'il avait quelque chose sur lui. Comme, euh…

– De l'argent, par exemple ?

Pour toute réponse, Rico baissa la tête.

– On ne vole pas de l'argent sur un cadavre !

Mario était parti pour lui faire la morale mais s'arrêta dans son élan.

D'une, parce que Lucy lui fila un coup de pied dans le mollet, *aïe !*

Et de deux, parce que Rico grignotait un gâteau au miel sous son nez, *oh !*

D'où sortait-il ? Sûrement du tablier d'Amy. Ce qu'elle ne partageait pas, elle le donnait toujours…

– Bon… marmonna Mario en se massant. En fin de compte, il avait de l'argent, ou pas ?

Rico fit signe que non. Mais…

– Il y avait ça dans sa chaussette.

Et il tira de sa poche une boîte d'allumettes.

C'était une boîte d'allumettes Diamond, avec un étui

en carton portant le nom de la marque, un tiroir rigide qui coulissait à l'intérieur et, sur le côté, la bande râpeuse qui permettait de les faire flamber, *scratch*, d'un simple geste. Tout ce qu'il y a de plus normal.

– Mais encore ? insista Mario.

Du bout du pouce, Rico libéra le tiroir de l'étui, rien qu'un peu. Au lieu d'un bâtonnet de bois, il en extirpa un petit bout de papier, replié plusieurs fois.

Il l'ouvrit très délicatement, comme s'il manipulait les ailes d'une libellule.

– Il ne date pas d'hier, expliqua-t-il.

Le papier était jauni. Et plus grand qu'il en avait l'air, surtout.

Il montrait un navire. Un vieux voilier d'autrefois, avec ses trois grands mâts et des voiles en cascade. L'auteur n'avait pas eu le sens du détail, mais on percevait une urgence, une énergie étonnante dans le moindre coup de crayon. Le bateau semblait glisser sur ces vagues grisâtres que le temps avait presque effacées.

Juste en dessous, d'une main tremblante, quelqu'un avait écrit : *Hussar.* Et, tout en bas, dans un coin : *S.*

– *Hussar*, lit Mario. Ça veut dire quoi ?

– C'est un genre de soldat, je crois bien, dit Lucy.

Mario et Tommy parlaient italien. Anglais aussi, évidemment, mais surtout à l'école ou quand ils étaient tous ensemble. Pour les mots compliqués, il valait mieux se tourner vers les filles.

D'ailleurs, Amy confirma :

– C'est un soldat, exact. Il y en a dans *Michel Strogoff*, un livre qu'on a lu en classe. Épatant !

– Mouais. Et que vient-il faire sur un bateau, ton… hussard ? demanda Mario.

Elle n'en avait aucune idée.

– Et ce *S* ? renchérit-il.

– Sûrement l'auteur du dessin, avança Tommy. Ce doit être son initiale.

L'un après l'autre, ils observèrent le bout de papier.

Un voilier. *Hussar. S.*

Pourquoi ce dessin se trouvait-il dans une boîte d'allumettes ? Et cette boîte d'allumettes dans le fond d'une chaussette ? Voilà qui était curieux, et même doublement curieux.

Mais ce n'était pas tout…

– Vous voyez ces bouteilles par terre ? Je crois que… que c'est le mort qui les a bues. Quand il était encore en vie, je veux dire… Il devait avoir un sérieux coup dans le nez, et c'est peut-être ça que… qui lui a joué un tour.

– Quand on est alcoolique, ce sont des choses qui arrivent, résuma Mario.

– Et regardez un peu…

Armé de son seul courage, Rico vint auprès du cadavre et écarta ses cheveux. Mario laissa échapper un petit cri tandis qu'Amy se couvrait le visage.

Le mort avait le nez fracturé et deux énormes cocards.

– Oh mince, on l'a tué ?! s'étrangla Lucy. Les types qui

ont fait ça ont dû le fouiller. Ce sont eux qui lui ont piqué son argent, je parie.

– Oui, mais s'il en avait, pourquoi ne l'a-t-il pas caché à la place de cette boîte d'allumettes ? demanda Mario.

– Rien ne prouve qu'on l'a tué, mais on l'a bien amoché, c'est certain.

Rico n'avait pas tort.

Il commençait à faire nuit. L'immense pilier en béton jetait sur eux son ombre, profonde et inquiétante.

– Et à mon avis, dit-il encore, c'est parce qu'ils cherchaient quelque chose. Une chose qu'il refusait de leur donner… et qu'ils n'ont pas trouvée.

Tommy émit un petit sifflement. Du vrai travail de détective !

– Je ne comprends pas, dit Mario. Ce ne sont que de bêtes allumettes, et ce dessin n'a rien d'un chef-d'œuvre.

– Mais il y avait ceci…

Rico brandit à nouveau la boîte et poussa le tiroir en carton. Jusqu'au bout, cette fois-ci.

Il en sortit une clé brillante.